



## Réflexions spirituelles

# La crise d'Oka, Lumière et obscurité.

Par. Pierre Goldberger

*Nous devons y aller. C'est une question humaine de solidarité mais aussi spirituelle.*

*Sous les apparences trompeuses, avec les groupes et personnes opprimées et stigmatisées, ne nous faut-il pas vivre la Rencontre, pour s'ouvrir et chercher vérité et justice?*

Pendant les deux mois de crise à d'Oka, faits de va-et-vient, de présence, de mobilisation, mon expérience spirituelle sur le terrain est double et indissociable : celle du mensonge organisé, intentionnel, misant sur l'ignorance, les stéréotypes et l'hostilité répandue dans notre société. Nous avons tant de chemin de justice à faire!

Ma découverte ? plus fondamentale, lumineuse, qui s'est approfondie est celle de respect devant la résilience, la dignité, le courage et la profondeur spirituelle des Mohawks et des Nations autochtones solidaires.

Mon expérience spirituelle s'est tissée dans l'épaisseur vécue de ces relations conflictuelles, dont je fais le récit. Je réalisais aussi que ce « Jamais plus! », « Nuncas mas », crié face aux répressions et génocides que j'avais rencontrés en Amérique latine vivait ici, chez nous. Lutte également enracinée dans une spiritualité profonde qui alimentait la mienne, me mettait en question et transformait mes relations, ici, sur le terrain. Nous sommes au cœur des questions de valeurs et de spiritualité.

L'élément déclencheur : la décision de la municipalité d'agrandir le terrain de golf, de raser les arbres de la Pinède plantée par les Mohawks et d'éliminer le cimetière des Ancien.nes, lieu sacré s'il en est. Cette décision aveugle, piétine d'un coup la relation ancestrale à la Terre, leur vocation à la protéger, le respect aux Ancien.nes et aux Traditions

spirituelles. Nous réalisons le prix que les Mohawks et les autres nations solidaires étaient prêts à payer pour protéger « Toutes leurs relations ». Je suis immergé dans une cosmovision holistique...

Nous avons des Communautés à Kahnawake et à Kanesatake. Nous devons y aller. C'est une question humaine de solidarité mais aussi spirituelle. Sous les apparences trompeuses, avec les groupes et personnes opprimées et stigmatisées, ne nous faut-il pas vivre la Rencontre, pour s'ouvrir et chercher vérité et justice ?

Nous passons les barrages, code civil en main, pour aller à l'église. Harvey Gabriel, membre respecté dans la communauté nous conduit par les bois derrière la barricade. Les Mohawks nous accueillent simplement, en alliés. C'est un cadeau de confiance qui ne se démentira pas !

Un Warrior nous fait même voir le périmètre et leurs défenses - des sacs de sable, quelques arbres coupés. Et nous parlons aux sentinelles : des jeunes gens épuisés par de longs quarts, dont un, Kevin Deer, pacifiste, gardera son chargeur vide...

Nous entrons au Centre communautaire, tranquille : des femmes et des enfants, des hommes en habit de camouflage, des conversations contenues ; dans les coins des AK4. Voici qu'à la télévision, un général explique, photos à l'appui, qu'il y a jusqu'à 200 Warriors, équipés d'armes lourdes capables de percer les blindés ! Un danger pour le pays entier ! Or, nous avons compté une trentaine d'hommes - cela s'avèrera exact- et aucune arme lourde ! Les Autochtones relèvent l'énormité du mensonge et



ironisent : « Nous ne nous savions pas une armée si bien équipée ! C'est bien d'être *informés* ! » Mensonge et désinformation... Nous sommes abasourdis.

Défense d'une décision municipale légale pour profit pécuniaire face à un lieu sacré autochtone et leur droit et devoir de protéger la terre. On était bien dans une crise « Canada-Québec » emblématique de notre méconnaissance et du mépris des Autochtones.

Je vivais ici la grande fracture de valeur et de spiritualité de notre pays entre le fondement de notre système colonialiste « Nous sommes propriétaires de la terre » et le fondement de la spiritualité autochtone : « Nous appartenons à la Terre et nous en prendrons soin ».

La crise d'Oka devait approfondir et sceller en moi trois éléments de spiritualité vécus avec les Autochtones. La rencontre de l'Autre comme un passage obligé, incontournable, mettant en question nos préjugés et désossant les stéréotypes dont nous avons été abreuvés. Elle nous invite à une co-humanité dans le respect mutuel et une nouvelle compréhension de l'autre et de nous-mêmes.

L'écoute des récits de vie des Autochtones dans les Cercles de Parole, le partage des cérémonies sous les étoiles, au rythme du tambour... Récit sacrés, entremêlés de souffrance. Combats pour reprendre sa dignité, son histoire occultée, ses racines spirituelles, sa place de gardien de la Mère-Terre. C'est cela dont j'ai été saisi à Oka. Tout cela retourne ma conscience. Ma compréhension du Divin dans la Création s'élargit.

La Responsabilité. Une fois que l'on a vécu cette rencontre, peut-on prétendre « ne pas savoir » et renoncer à « faire Vérité »? Je deviens responsable de rechercher dans l'engagement une Justice réparatrice qui ouvre sur l'À-venir. Savoir sans agir ? N'est-ce pas éteindre les voix de notre conscience ? Il nous appartient d'élever nos voix et de faire place aux voix autochtones.

L'issue de la sortie de la crise devenaient de plus en plus dangereuse, incertaine. À l'intérieur, j'écoute et j'apprends, à l'extérieur je travaille à alerter tous les réseaux possibles.

Devant les avancées des militaires - quatre milles hommes et des blindés- et le rétrécissement de leur espace, les Mohawks reculaient. L'armée augmentait ses pressions : projecteurs la nuit, musique assourdissante, incursion et tabassage des sentinelles.

Les Autochtones du Canada se mobilisaient ainsi que des groupes civils, mon Église aussi. L'armée disait vouloir éviter une effusion de sang qui entacherait le Canada. Les Warriors cernés se préparaient-ils au dernier sacrifice ? Allaient-ils défendre ce lieu sacré devant les « envahisseurs » venus les soumettre ? La situation devenait de plus en plus explosive. Les face-à-face de plus en plus risqués.

Une solution se profile aux négociateurs Mohawks et leurs alliés : faire appel à l'accompagnement de leaders spirituels traditionnels, dont Lorin Thompson. Au cours d'une nuit de veille étoilée, on m'a enseigné qu'un Warrior offre sa vie pour défendre la communauté en danger au cours de profondes cérémonies et dépose cette responsabilité au cours d'autres cérémonies spirituelles.

Cet appel est aussi vigoureusement soutenu auprès des autorités, dont M. Ciaccia ministre des Affaires indiennes du Québec, par Madame Rouso de la Fédération internationale des Ligues des Droits de l'Homme (FIDH) venue de Paris, avec qui la Ligue des Droits et Libertés du Québec et moi-même collaborons étroitement. Les Mohawks réussissent : Lorin Thompson pourra entrer.

Lorsque Lorin Thompson entreprend les cérémonies, l'armée envoie un hélicoptère au-dessus du feu sacré, noyant d'un bruit infernal toute possibilité d'écoute et de recueillement, démontrant



un scandaleux manque de respect ! Après un tollé de protestations, ces provocations cessent.

Lorin Thompson poursuit son accompagnement et les cérémonies chaque soir. Lumière, les Warriors entrent dans un autre espace spirituel, choisissent la vie, et de poursuivre la lutte sous d'autres formes. Ce faisant, ils sont conscients qu'ils seraient fichés, criminalisés, vilifiés.

Les négociateurs Mohawks cherchent un « désengagement » respectable et digne, non une reddition. Lors de la négociation finale, Mikes Myers, membre des Six nations, négociateur reconnu pour son expérience de plaidoyer des droits autochtones en situation de conflit grave engage une longue conversation téléphonique avec un haut gradé militaire pour réviser et fixer les termes d'un accord de « Désengagement ». Nous en sommes les auditeurs, les pasteurs Frank Giffin, Faye Wakeling et moi.

En voici les termes : des leaders des Six Nations recueilleront les « Objets sacrés » des cérémonies Mohawks au cours d'une prière. Les Warriors placeront leurs fusils dans un conteneur qui restera aux mains de l'armée, leur permettant de déposer dignement les armes et à l'armée d'obtenir la fin du conflit armé sans effusion de sang. Se présenteront deux avocats et deux pasteurs, pour accompagner les femmes et les enfants d'une part et les hommes, d'autre part, dans des autobus jusqu'à la base militaire de Farnham.

Les deux parties paraissent d'accord. Le désengagement est fixé pour 18 heures ce même jour. Nous nous précipitons. Notre prière : « Merci Créateur, Tu es notre secours ! ».

Nous sommes une cinquantaine de personnes, autochtones du Camp de la paix, personnes solidaires, qui attendent ce moment crucial en présence de soldats bloquant la montée. Coup de théâtre : à 17h50 téléphone d'un commandant militaire : « L'accord est annulé ! ». Cris

et stupéfaction... « Non ! c'est pas possible ! Nous sommes encore trahis ! » La nuit tombe, attente, angoisse... Soudain les Warriors descendent en courant, sans armes.

Les soldats leur sautent dessus, les jettent au sol, mêlée indescriptible au milieu de nous. Des femmes autochtones s'efforcent de tirer les militaires, les empoignent et hurlent « Laissez-les aller ! ». Plusieurs de nous crions « Ne les frappez pas ! ». Combien de temps... je ne sais. Peut-être vingt minutes. Pour nous, le temps est suspendu, comme une éternité d'injustice, de parole non tenue, qui se prolonge et se rejoue. Coulent des larmes amères. Plus tard nous apprendront que face à la rupture unilatérale de l'accord, les Warriors ont brulé leurs fusils et décidé de courir ensemble pour tenter de passer. Plusieurs pensaient se faire tuer.

Les militaires embarquent tout le monde dans un bus, sans avocat ni pasteur. Expérience de la « langue fourchue », parole trahie, le dénouement de la crise a creusé le mensonge et la duplicité du début. Nous nous précipitons à la base militaire de Farnham. Des familles sont là pour recueillir enfants et femmes Mohawks. Par-delà les grilles un officier nous dit : les avocats ne seront pas admis et vous serez tenus informés.

Deux heures après, femmes et enfants sous le choc, sont encore assis dans l'autobus, alors que les hommes sont interrogés. Peu avant minuit, un officier, poli, annonce que personne ne sortira avant le lendemain. Les familles s'en vont. Nous restons avec quelques-unes. Tard en soirée, nouveau coup de théâtre. Les enfants seuls, sont « libérés » sur le bord de la route. Les parents clament « et si nous étions partis ! Sans cœurs ! ». Cette nuit porte un goût amer de trahison, comme un vendredi saint... Nous avons beaucoup prié pendant toute cette crise, indignés, repentants, résistants, prières d'espérance contre toute espérance pour des relations justes.



Quelques semaines après, un messager Mohawk est venu au bureau du Synode avec un Wampum à deux rangs pour inviter une demi-douzaine d'entre nous à une cérémonie de clôture, autour du feu sacré. Reconnaissants et le cœur lourd, nous apportons notre offrande de tabac... Prière aux quatre coins de la Création et de tout ce qu'elle contient.

Remerciement au Créateur qui a donné force et courage à ses enfants et les a gardés en vie, dignes, déterminés, tournés vers l'avenir. Et pour nous, ces paroles qui nous apaisent : « Merci. Nous allons continuer ensemble sur la grande rivière. Côte à côte. Nous dans notre canot, vous dans le vôtre. Reliés par la corde de l'amitié et du respect, détachée quand il le faudra... ». Nous restons longtemps autour du feu qui se consume. La brise souffle... Accolades, quelques mots précieux : « See you soon. Au revoir. »

Est-il besoin de dire que cette aventure spirituelle nous a transformé, ma femme et moi. Elle nous a conduit à accompagner des Mayas au Guatemala pendant six ans, puis au retour à cheminer avec la Commission de Vérité et Réconciliation, et aujourd'hui à poursuivre la recherche de relations justes. Les choses ont évolué depuis cette crise... mais de loin, pas assez. Et à Oka, la question des terres reste irrésolue.

J'ai appris que ce sont les récits ancestraux, les traditions spirituelles de cérémonies, de vision holistique de la Création, en clandestinité mis à l'abri de la destruction et transmis par les Ancien.nes qui, aujourd'hui refont surfa au grand jour et donnent forces et inspiration aux jeunes générations qui se les approprient et en vivent !

Tout cela était sous le terreau la Oka et les armes et nos ignorances ne pouvaient ni le défaire. Avec le temps, cette crise d'Oka, est devenue pour beaucoup de Nations au Canada, emblématique de résilience et du courage de s'affirmer pour

choisir « l'autre chemin de résistance ». J'en ai été nourri.

Il nous faut hâter le jour où tous, nos enfants et petits-enfants non-autochtones, se joindront à la ronde des relations justes et de la Réconciliation, au son du tambour, battement du cœur du Créateur et de la Mère-Terre.

*Pierre Goldberger est pasteur de l'Église unie du Canada depuis plus de 50 ans. Il a été directeur du Séminaire uni de Montréal. Il s'est impliqué à fond lors de la crise d'Oka de 1990, offrant présence et appui à la population mohawk de Kanehsatake. Impliqué dans la solidarité avec les peuples d'Amérique latine, de 1997 à 2004 Pierre et son épouse (feu Faye Wakeling) répondront ensemble à l'appel d'accompagner les populations mayas du Guatemala, émergeant péniblement de la guerre civile. Pierre a ensuite été le responsable de l'unité des ministères en français de l'Église unie du Canada. Il est toujours actif à l'église unie St-Jean de Montréal et à la communauté latino-américaine Camino de Emmaüs.*

## Questions pour la réflexion

1. Qu'est-ce qui vous a le plus frappé.e?
2. Partagez une citation ou une idée qui vous tient à cœur.